

Un monde, au risque de la fragilité

Le thème de cette journée est : «Vaincre l'itinérance, sommes-nous impuissants?» Je vais entrer dans cette question par l'exploration des pouvoirs que nous avons de lutter efficacement contre l'exclusion, dans le cadre de l'urgence sociale. Nous allons parcourir ainsi un itinéraire par paliers dont le fil conducteur est la progression de la responsabilité et de l'engagement. À chaque fois, c'est l'impuissance vécue à un palier qui nous fera passer au suivant, jusqu'au dernier où nous serons confrontés à une impuissance plus radicale. Une impuissance qui n'ouvre sur aucun autre pouvoir que la responsabilité devant le risque irrémédiable. D'où le titre de cette conférence : un monde, au risque de la fragilité.

Cette exploration est une relecture de mon « itinérance » personnelle dans la lutte contre l'exclusion dans le cadre de l'urgence sociale depuis les quinze dernières années. Elle m'a permis de repérer quatre niveaux d'engagement auxquels correspondent quatre pouvoirs que l'on peut conquérir et mettre en œuvre pour vaincre l'exclusion.

J'ai intitulé ces quatre niveaux d'engagement : 1- La fragilité blessée ; 2- Aller à la rencontre de la fragilité ; 3- Combattre la fragilisation ; 4- Habiter la fragilité. Commençons notre exploration.

La fragilité blessée

Qu'est-ce que la fragilité ? Ici, la *fragilité* est la métaphore de l'initiative, de la capacité d'être par soi-même, d'être à l'origine de sa propre vie, de «commencer quelque chose de neuf», comme dirait Kant. Bref, c'est l'expression de l'être qui vient au monde. Voilà pour la fragilité. La *blesure* de la fragilité apparaît ainsi comme un empêchement à être soi-même, à être par soi-même. C'est une souffrance qui n'est pas un obstacle devant soi, mais une négation de soi dont la source est derrière soi, une négation qui vient du fond de l'être-soi. Fragilité blessée.

Que pouvons-nous faire ? Le premier pouvoir que nous avons est celui de connaître et, par et dans cette connaissance, celui de reconnaître la situation dans laquelle l'autre s'enlise dans la négation, et celui de devenir ainsi témoin de la réalité de l'exclusion. Donc, s'approcher et s'engager. S'approcher en construisant l'objectivité de la situation et s'engager en témoignant de cette objectivité.

Comment construire cette objectivité dans laquelle on peut s'orienter dans l'urgence. Voici quelques repères pour baliser le terrain.

Faisons d'abord une distinction entre la situation d'urgence sociale et la pratique de cette urgence. Convenons que ce qui nous importe ici et qui est premier, c'est l'urgence sociale comme situation. Partons de là et essayons de dégager les coordonnées générales de l'urgence sociale. Il y en a trois.

La première, c'est la brisure des liens par lesquels l'individu tisse son appartenance au monde. L'individu fragile peut entrer dans l'existence dans la mesure où

il est reconnu. Exister, c'est entrer dans les sphères de la reconnaissance où je me risque à être qui je suis.

Ces sphères sont au nombre de trois, selon Axel Honneth que je suis ici librement: les sphères affective, sociale et symbolique. Dans la sphère affective se nouent les liens d'attachement dont l'enjeu est la confiance en soi. Dans la sphère sociale, que l'on peut aussi appeler la sphère du droit, se nouent les liens d'appropriation et de légitimité, avec comme enjeu le respect de soi. Dans la sphère symbolique se nouent les liens d'appréciation, l'enjeu étant l'estime de soi. C'est de l'intérieur de ces liens que l'individu lutte pour sa reconnaissance et tisse son appartenance au monde. Que se passe-t-il dans l'urgence sociale ? Ces trois types de liens sont brisés. Les liens d'attachement étant rompus, c'est la dérive dans l'insécurité affective. Les liens qui assurent l'appropriation de l'espace et des objets dans un cadre de légitimité, c'est-à-dire de reconnaissance institutionnelle, étant également coupés, l'individu ne possède plus rien en propre. Finalement, la rupture des liens symboliques qui lui permettraient de s'apprécier malgré tout, l'empêche d'avoir accès à une culture qui lui permettrait de s'estimer à l'intérieur du monde, par exemple comme résistant. Évidemment, ces brisures ne sont ni totales ni irréversibles, si ce n'est dans la mort ; beaucoup de nuances s'imposent, que je ne peux faire ici ; mais dans une situation d'urgence sociale, toutes ces sphères sont atteintes. C'est cela qu'il faut retenir.

La seconde coordonnée générale de l'urgence sociale, c'est l'impasse des structures d'aide. Si les structures d'aide institutionnelles ou autres fonctionnaient adéquatement, il n'y aurait pas d'urgence sociale. Si les situations d'urgence sociale apparaissent, c'est que les structures d'aide habituelles sont mises en échec. C'est pour cela que les pratiques de l'urgence sociale apparaissent toujours dans une certaine distance des réseaux institutionnels ; elles naissent pour palier leur limite, voire leur défaillance.

La troisième coordonnée de l'urgence sociale, c'est l'errance de l'individu. L'individu en situation d'urgence sociale est perdu ; il ne sait plus s'orienter dans le monde commun. Dans le vide de l'inexistence sociale, il est vulnérable et impuissant. Vulnérable à l'humiliation et au mépris et impuissant à changer cette situation par lui-même, sans aide. Impuissance vécue de la liberté.

Très rapidement ce sont, à grands traits, les coordonnées générales de l'urgence sociale comme situation.

Dans la lutte contre « l'itinérance », nous ne sommes pas impuissants, dans la mesure où nous pouvons construire des repères objectifs qui permettent de nous orienter dans l'urgence sociale et de nous approcher ainsi de la réalité de l'exclusion. Nous devenons alors témoin de cette réalité. Mais la connaissance et le témoignage, malgré toute l'importance qu'ils peuvent avoir, ne sont pas encore un pouvoir de changer les choses. L'exercice du pouvoir de connaître et de reconnaître la réalité de l'exclusion ne peut faire autrement que de nous conduire dans l'impuissance. Devant l'exigence de changer les choses, la connaissance ne suffit pas. Par cette impuissance nous entrons dans une zone de pouvoir faire : faire que les choses soient autrement. Nous allons explorer deux de ces pouvoirs que nous pouvons et devons conquérir pour lutter efficacement

contre la croissance de l'urgence sociale. Le premier, je l'ai intitulé : aller à la rencontre de la fragilité.

Aller à la rencontre de la fragilité

De quoi s'agit-il ? Essentiellement, c'est le pouvoir d'accompagner les individus. Ce pouvoir repose sur la capacité de créer des liens avec les personnes en situation de rupture sociale. Cela peut sembler aller de soi, à première vue. Mais il n'en est rien. Nous sommes encore très loin d'utiliser ce pouvoir et d'en tirer tous les bénéfices sociaux, économiques et humains qu'il peut produire. Au contraire, les pratiques d'accompagnement en urgence sociale doivent lutter pour se faire reconnaître dans leur différence par rapport aux approches charitables et répressives existantes. Et la partie est loin d'être gagnée.

Pourtant, l'expérience nous a appris que sans accompagnement des individus les plus vulnérables, nous ne pouvons faire face d'une manière responsable à l'urgence sociale ; nous sommes des témoins de la misère ou, encore pire, nous nourrissons le problème. L'accompagnement basé sur la capacité de créer des liens avec les personnes en situation de rupture sociale, nous permet de sortir les individus de l'impasse, de les arracher à l'errance et de les reconduire vers la reconstruction des liens d'appartenance. Cela est maintenant acquis : le pouvoir d'accompagner les gens à travers l'urgence sociale est le seul moyen qui assure la dignité de la personne et, dans sa fragilité, lui permet de refaire les liens qui la relie à son histoire.

Ce pouvoir d'accompagner les individus qui tombent, ceux qui fuient et errent ainsi que ceux qui sombrent, ce pouvoir s'inspire de différents principes et s'actualise dans des pratiques diverses dont la convergence est l'idée d'accompagnement fondée sur la capacité de créer des liens et de marcher avec. On peut rapidement distinguer trois philosophies d'accompagnement que je me limiterai à mentionner ici : ***aller vers***, ***accueillir et vivre avec***.

Aller vers est la philosophie d'*outreach*. Il s'agit d'aller à la rencontre de ceux et celles qui ne viennent plus, qui ne demandent plus rien comme dirait le Dr Emmanuelli. **Accueillir** les gens dans les refuges et les lieux d'hébergement d'urgence est une autre philosophie d'accompagnement. C'est une philosophie peu développée, à laquelle je me suis attachée plus particulièrement. Puis, **vivre avec** : selon cette philosophie, on rejoint quelqu'un dans son milieu de vie. Les centres de jour, de rencontre, où l'accompagnement est très proche de la vie quotidienne, s'inspirent de cette philosophie. Évidemment ce ne sont pas des philosophies mutuellement exclusives, voire rivales, mais de convergences ; c'est-à-dire qu'elles peuvent s'amalgamer et donner naissance à des pratiques originales. Mais ce qu'elles ont en commun, c'est la valorisation du lien, la confiance dans la capacité de créer des liens avec les personnes en situation de rupture sociale et la croyance que c'est ainsi qu'on peut le mieux faire face au problème de l'urgence sociale, de l'exclusion.

Cette croyance n'est pas déraisonnable, loin de là. L'accompagnement des personnes augmente considérablement notre capacité de répondre au problème de l'urgence sociale et, dans ce sens, il nous permet de surmonter l'impuissance du témoin qui constate la situation et reconnaît l'urgence d'agir. Mais l'accompagnement se heurte à

un mur. On peut accompagner les individus les plus vulnérables avec grande habileté et conviction, réussir à créer des liens solides et francs avec eux, développer des compétences qui nous permettent de résoudre les problèmes les plus urgents ; tout cela, on peut le faire et bien le faire, mais si rien d'autre n'existe en dehors de l'urgence, on ne peut aller plus loin. Ici s'arrête le pouvoir de l'accompagnement : il ne peut pas créer des opportunités qui n'existent pas. Impuissance de l'accompagnant.

Combattre la fragilisation

L'impuissance de l'accompagnement ne débouche pas nécessairement dans le vide ; elle peut être surmontée dans le combat pour créer des opportunités inexistantes. Un combat qui s'inscrit dans la lutte pour la justice, comme redistribution de la richesse vers le bas et non vers le haut. Il ne s'agit pas tant de créer de nouveaux droits que d'élargir la couverture des droits existants pour inclure les dimensions économiques, sociales et culturelles. Il s'agit surtout d'aller au-delà du juridique, en direction des capacités des individus à jouir de l'exercice de leurs droits. Créer des opportunités pour les gens en situation de rupture sociale, c'est leur redonner des capacités d'être par eux-mêmes à l'intérieur de l'espace légitime du droit. Et ainsi s'éloigner de la dépendance trop souvent humiliante de l'assistance.

Ce combat embrasse tout l'horizon qui s'étend des solutions d'urgence aux solutions plus durables. L'accompagnement des personnes les plus vulnérables est une opportunité qui est loin d'être acquise, c'est un combat continu. Les populations vulnérables sont encore, ici au Québec et ailleurs, largement abandonnées à elles-mêmes. Mais l'accompagnement, même s'il existe, n'est pas suffisant. Il faut créer des opportunités au niveau du logement, c'est absolument nécessaire, pour qu'il y ait une sortie à l'urgence. Il faut aussi créer des opportunités au niveau du travail et de la formation pour ceux et celles qui désirent développer leur potentiel. Il faut aussi créer des opportunités de participation à la vie sociale. Rien de cela n'est acquis. Pour sortir de l'impuissance de l'accompagnement, le combat pour la justice est inévitable.

Ce pouvoir, qui nous fait entrer en politique — non pas dans la politique partisane, mais dans les orientations et les grands partages qui définissent notre *vivre ensemble*, bref notre façon d'habiter le monde —, peut et doit être conquis. Mais sa conquête n'a pas de terme, n'est jamais achevée, parce qu'il n'existe pas de solution globale au problème de la fragilité. Bref, le combat pour la justice ne conduit pas au paradis, mais nous ancre sur terre dans des solutions de compromis. Malgré tous nos efforts, nous ne pouvons pas éliminer les risques de rupture sociale ; nous ne pouvons pas faire que l'urgence sociale disparaisse de ce monde que nous habitons. Pire, les risques de rupture sociale n'ont peut être jamais été aussi élevés et tout indique que la croissance de ces risques a atteint un seuil irréversible. Impuissance radicale.

Habiter la fragilité

Je crois que nous habitons un monde devenu plus fragile et que cela est irréversible. Plusieurs s'arrêteront ici et ne me suivront pas jusque-là. C'est OK. Après tout, cette affirmation n'est pas un savoir, mais une croyance. Mais avançons tout de même, pour voir.

Commençons par distinguer les sphères de la fragilité. Il y en a trois : la nature, le social et l'individu. Prenons maintenant un recul et remontons à l'aube de la modernité, disons au XVIII^e siècle. C'est là que naît le monde dans lequel nous habitons encore aujourd'hui. Dans cet horizon temporel, ce qui apparaît c'est la croissance de pouvoirs tout à fait extraordinaires, voire sacrilèges aux regards des traditions ancestrales, dans chacune des sphères de fragilité. Ce sont des pouvoirs émancipateurs par lesquels, pour le meilleur et pour le pire, nous nous sommes dégagés des servitudes.

Dans la sphère de la nature, la croissance extraordinaire du pouvoir de la technique nous a permis de maîtriser les éléments et de nous arracher à l'envoûtement des forces naturelles. Ce désensorcellement n'est probablement qu'une illusion, mais cela, c'est une autre affaire. Cependant, l'exercice de ce pouvoir requiert la transformation de la nature en objet qui devient ainsi un bien utilisable, manipulable, voire consommable à volonté ou presque. On ne voit pas de limite à l'exercice de ce pouvoir. Et malheureusement, l'exercice de ce pouvoir apparaît aujourd'hui comme une menace pour notre propre survie. Situation profondément paradoxale. La croissance de la fragilité est irréversible, parce qu'elle est créée par notre propre pouvoir et, ici, nous ne pouvons revenir en arrière. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a rien à faire, encore moins qu'on n'y *peut* rien, mais c'est ici que commence notre responsabilité, une responsabilité vis-à-vis l'avenir, comme l'a bien montré Hans Jonas. Nous pouvons nous responsabiliser face aux risques que génère l'exercice de nos pouvoirs, mais nous ne pouvons faire en sorte que ces risques n'existent pas. La nouveauté des écosystèmes, c'est leur fragilité face au pouvoir que nous avons de les perturber sérieusement. Et ici, il n'y a pas de retour en arrière possible.

C'est plus clair et plus simple dans la sphère de la nature que dans celle du social. Pourtant, c'est un peu le même parcours, en parallèle. La société traditionnelle était une société englobante, dans ce sens que pour s'intégrer, c'est-à-dire trouver leur place, les individus devaient s'insérer dans des cadres déjà établis qui définissaient les rôles et les places de chacun. Ils rentraient dans le moule, comme on dit. Mais justement, dans ce contexte culturel d'une société englobante, il ne s'agissait pas d'un *moule* mais d'une *nature*. Lorsqu'apparaît l'idée d'un moule, c'est-à-dire d'une distance entre l'individu et son rôle, et que cette idée s'impose comme une évidence, la société traditionnelle est déjà condamnée à disparaître. Dans ces sociétés, le lien social n'était pas fragile, il était rigide. La croissance de la fragilité du lien social accompagne le développement des pouvoirs émancipateurs de la société qui devient de plus en plus individualisante et de moins en moins englobante. Travaillée en profondeur par les grands processus de désinstitutionnalisation et de personnalisation, la société devient « contractuelle ». C'est un mythe, bien sûr, mais un mythe d'autant plus puissant qu'il est à la racine de notre société. On ne va pas vers lui, on part de là. Ce qui caractérise la société individualisante, c'est que pour s'intégrer, les individus doivent s'insérer dans des processus évolutifs. Nous prenons notre place en nous insérant dans des cheminements orientés vers des objectifs constamment révisables pour lesquels notre participation est plus souvent qu'autrement aléatoire, c'est-à-dire interchangeable, selon... Bref, nous habitons une société fonctionnelle. Cette société fonctionne en désinstitutionnalisant et en personnalisant les rapports sociaux, c'est-à-dire en attribuant aux individus le pouvoir de définir par eux-mêmes comment doit se dérouler leur vie. À leur risque de fonctionner ! S'ils ne fonctionnent plus, on les change. Ils peuvent aller voir ailleurs. Et ailleurs, c'est

souvent la rue. La famille ne représente plus, comme dans la société traditionnelle, le cadre dans lequel se déroule notre vie et un refuge contre les agressions extérieures. Beaucoup de gens vivent seuls et isolés. Dans une telle société, le lien social est fragile. Il est ouvert, il permet l'innovation et les cheminements particuliers. Mais l'exercice de ces pouvoirs génère des risques élevés de rupture sociale. Et cela est irréversible, dans la mesure où ces processus d'individualisation sont inscrits au cœur du fonctionnement des sociétés démocratiques. Ici aussi, aucun retour en arrière n'est envisageable. Nous ne pouvons que regarder devant nous et assumer les risques de fragilisation, voire de rupture sociale que génèrent les sociétés démocratiques contemporaines. Ce n'est pas rien, et cela nous ramène au combat contre la fragilisation.

Il faut maintenant faire un pas de plus dans la fragilité, vers une sphère plus intime : l'individu. Devoir exister par soi-même est une donnée anthropologique. Jusqu'à la modernité l'individu trouvait refuge dans l'être, qui lui était assuré par le savoir religieux ou philosophique. Devant l'angoisse d'une liberté incertaine d'elle-même et consciente de sa finitude, il trouvait abri dans l'être. C'est ce lien que le processus émancipateur de la pensée moderne a coupé. C'est Kant, dans *La Critique de la raison pure*, qui a définitivement laissé en ruine l'antique demeure de l'être. Toutes les tentatives ultérieures de retour en arrière sont inévitablement apparues suspectes. Certaines ont pu déjouer la vigilance des esprits et faire encore miroiter de façon crédible le mirage de la possession de l'être par le savoir. Mais toutes ces tentatives ont mené à des impasses complètes. Pourquoi ne pouvons-nous pas revenir en arrière et nous installer confortablement dans les anciennes demeures ? Parce que l'enjeu, ici, c'est l'autonomie. L'autonomie requiert la sortie de l'ancienne demeure où l'individu trouvait un refuge et des repères stables à l'extérieur de lui, dans un savoir transmis et hérité. L'autonomie est itinérance dans l'incertitude. Position fragile.

On ne peut dépasser cette fragilité sans quitter la modernité d'une façon ou d'une autre, par la voie nihiliste ou intégriste. Un monde au risque de la fragilité. Telle est la situation dans laquelle nous nous trouvons.

*

Si tout cela est juste pour l'essentiel, l'urgence sociale ne disparaîtra pas, malheureusement. Parce qu'elle n'est pas due à un dysfonctionnement de la société libérale, mais elle est l'expression inversée de ses normes et de ses valeurs les plus fortes. Consentir à habiter la fragilité c'est, pour l'environnement, pour la société et pour l'individu, prendre pied dans la société contemporaine et en assumer les risques. C'est assumer la responsabilité d'accompagner les individus fragilisés qui tombent et errent dans l'urgence. C'est accepter la lutte pour créer des opportunités afin qu'ils puissent prendre part à la vie commune ou tout simplement avoir une existence sociale, en dehors de l'urgence. C'est accepter que l'avenir requiert une attention à la fragilité de l'environnement, de la société et de l'individu, parce qu'elle est l'expression de l'être. Nous retrouvons ainsi notre demeure dans l'être, non par le savoir mais par la responsabilité qui précède toute liberté et l'oblige.

Michel Simard, 26 avril 2005